

LUCIEN DESCAVES,  
ANDRE LEO & BENOIT MALON,  
*depuis leur jeunesse, jusqu'en 1868, année de leur rencontre*<sup>1</sup>

Descaves a recueilli au début du 20<sup>e</sup> siècle les témoignages de contemporains d'André Léo et de Malon

Cet article, publié dans le n° 42-43, 2015 du *Bulletin de l'Association des amis de Benoît Malon* est reproduit ici avec l'aimable permission de Claude Latta, que nous remercions

*Lucien Descaves a procédé dans la première décennie du siècle dernier à une vaste enquête sur les témoins encore vivants et les sources documentaires de la Commune de Paris, s'attachant particulièrement aux figures d'André Léo et Benoît Malon, à propos desquels il a laissé, outre une manne de pièces originales, des dossiers de notes (en particulier les cotes Descaves 682-686, 703...), composés pour une part d'informations visiblement prises sur le vif, tandis que d'autres témoignent d'essais de mise en forme de ces données, qu'il n'a pas poursuivis.*

*On peut cependant constater que bien souvent les études menées jusqu'à ce jour sur Léodile Champseix s'en inspirent, s'y réfèrent, sans toujours explicitement le dire, ou même, par le jeu de ricochet d'un texte à l'autre, dans l'ignorance éventuelle de leur origine première. (Celles sur Malon, bénéficiant d'un éventail plus large de matériaux et de chercheurs, sont moins dépendantes des sources de Descaves.) C'est pourquoi il paraissait intéressant de présenter, à titre exemplaire, le témoin le plus élaboré de cet ensemble, bien qu'inachevé, interrompu aux mois de juin/juillet 1868, alors que Léodile et Benoît viennent de lier connaissance, et que Malon se prépare à purger à Sainte-Pélagie les mois de prison récoltés au cours du second procès de l'Internationale parisienne. Mais Descaves n'avait peut-être pas l'intention de pousser plus loin dans la vie de ceux qu'il juge "trop près de nous encore", se bornant à conclure les débuts de leur commune histoire par les six lettres de Malon évoquées en fin du manuscrit*<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Ces pages transcrivent le dossier coté 683 des Archives Lucien Descaves à l'Institut international d'histoire sociale (IIHS) d'Amsterdam tel qu'il est numérisé sur le site en ligne de l'Institut, <http://search.socialhistory.org/Record/ARCH00459/ArchiveContentList#>. [au 8.10.2015] Le comptage des clichés est établi à partir de la *page de référence initiale*, portant la cote du dossier (ici "Descaves 683"), indexée par moi "01A". Pour les clichés comportant deux éléments, ou deux pages successives du même texte, ces deux données sont respectivement notées "A" et "B". Ainsi, dans le cas présent, après la page initiale "683", indexée "01A", le premier élément du dossier (page 1 du texte principal) apparaît sous la réf. "01B".

Sont proposés les clichés du texte de base (01B-11B), où viennent s'insérer plusieurs annexes (X 1 à 5) qui occupent les clichés 13B-20. Deux pages (clichés 21-22) de notes diverses, souvent éparées et n'apportant rien de précisément nouveau, ne sont pas transcrites ici.

Les notes de l'auteur sont précédées de la mention "NA" ; les autres sont du transcripteur. Quelques ponctuations ont été modifiées ; des lectures incertaines sont suivies de la mention " (?) " ; un mot ou passage non déchiffré est indiqué par " < > ".

<sup>2</sup> Du 16 juillet au 28 octobre 68 – cinq datées de Sainte-Pélagie, la dernière de Puteaux après sa libération –, dont les originaux se trouvent sous la cote Descaves 691. De fait, Descaves n'en énumère que cinq, ne citant

*Tel quel, dans sa forme tronquée, ce texte reste précieux, recueillant la part la plus aboutie de recherches menées plusieurs années durant, collectant des documents, recueillant des informations, certes pour une part fragiles et contradictoires, mais qui sont souvent quasiment seules à nous proposer quelques lumières sur certaines zones les plus obscures de la vie d'André Léo.*

*On peut en situer la rédaction aux alentours de l'année 1905, puisque une des annexes rédigées après coup par Descaves (X 1) l'est au dos du faire part de mariage d'Henri, fils du vieil ami d'André Léo, Paul Lacombe, dont la célébration est annoncée pour le 29 septembre 1904. On sait d'autre part que des données ont été recueillies par l'enquêteur lors d'un voyage en Suisse effectué à la même époque <sup>3</sup>.*

*Apparaissent ici bien des éléments qu'on ne peut, dans leur ensemble, considérer (bien que plusieurs semblent l'être) comme de simples hypothèses ; certains propos viennent à l'évidence de divers témoignages. Tous sont-ils fiables ? Pas également, sans doute, puisqu'ils nous livrent à l'occasion des faits inconciliables, que Descaves relève et évoque tour à tour, sans paraître vouloir prendre parti. Le texte qu'il nous offre ici nous introduit donc à chaud dans une enquête dont l'auteur n'a pas encore tiré ses conclusions. Je pense en particulier aux "étapes" hypothétiques de la rencontre de Léodile Béra et Grégoire Champseix. Après avoir écrit : « Où fit-elle la connaissance de Grégoire Champseix ? Je n'ai pu le savoir », ne voit-on pas Descaves avancer peu après, et sans s'en expliquer : « Limoges n'est pas loin de Poitiers ; c'est sans doute à Poitiers ou à Limoges qu'il rencontra Léodile Béra », pour affirmer enfin dans l'annexe X 5 : « C'est là [à Lausanne] que celle-ci et Champseix se virent pour la 1<sup>re</sup> fois ». Bref, pour tirer la fine fleur de ces pages, il reste du grain à moudre, avec le handicap que cet écrit tentait à l'époque de remonter des pistes déjà refroidies, vieilles d'une bonne cinquantaine d'années.*

*Dans ce contexte, des indices pouvaient-ils encore subsister ? L'exploration, bien que tardive, n'est pas inenvisageable : qu'un témoin qui, à l'âge de vingt à trente ans, aurait connu Boussac en 1848, Limoges en 1849, ou résidé à Lausanne dans les années 1850, croise vers 1905 Descaves et se confie, un demi-siècle après, cela est tout à fait plausible. Je pense ainsi (mais se sont-ils jamais rencontrés ?) à un Luc Desages, gendre et compagnon de Pierre Leroux à Boussac, témoin de la première heure et de premier plan de toute cette époque, co-rédacteur avec Grégoire et Pauline Roland de l'Éclairneur sandien, décédé âgé de 82 ans à Angles-sur-l'Anglin, dans la Vienne, le 22 juin 1903.*

*On regrettera, cependant, que Descaves taise souvent ses sources : « Une correspondance de cette époque laisse entrevoir la situation qu'eût faite à Grégoire Champseix le succès de sa femme dans la carrière où elle s'engageait. » ; « ... une expérience d'union libre honnêtement pratiquée, comme je pense en avoir trouvé la preuve inédite... » ; « D'une confiance qu'André Léo fit à un de ses vieux amis, qui me l'a rapportée... »*

---

pas celle du 6 septembre. Ces six lettres constituent pourtant dans le fonds Descaves un dossier à part, distinct de la suite de la correspondance de Malon avec André Léo, et donc apparemment destinées à un usage particulier. Les cinq lettres de Sainte-Pélagie portent une numérotation de 1 à 5 qui paraissent bien être de la main de Descaves ; mais ces annotations peuvent être postérieures à la rédaction du texte donné ci-dessous, et cette lettre du 28 octobre avoir été retrouvée après coup.

<sup>3</sup> Descaves indique également avoir eu connaissance des fragments de *Mémoires* de Malon encore inédits, donc avant leur publication dans la *Revue socialiste* en 1907.

*Venant après l'article de Jules Kergomard dans Le Nain jaune du 3 mars 1866 <sup>4</sup>, le travail de Descaves est, pour la jeunesse d'André Léo et ses relations avec Grégoire Champseix, notre seconde voie de référence, que Descaves poursuit jusqu'en 1868 et la rencontre avec Benoît Malon. Vu la rareté d'autres témoignages, il convient d'accueillir celui-ci tel qu'il s'offre à nous. Pour quasiment tout ce qui s'est par la suite écrit de sérieux sur les années ignorées de Léodile, d'un article à l'autre, et particulièrement chez celui qui a peut-être le plus exploré le fonds d'Amsterdam, Alain Dalotel, dans sa Junon de la Commune (passage aujourd'hui nécessaire pour les recherches postérieures), les propos de Descaves apparaissent être rétrospectivement le socle principal de nos connaissances et de nos hypothèses.*

*Autre intérêt de ce texte, et de quelle importance : les documents dont Lucien Descaves a disposé, et qui de nos jours, s'ils subsistent, ne sont plus repérables. Ainsi, à titre d'exemple, des parties de la correspondance de Léodile avec ses amies Mathilde Roederer-Keller et Élise Grimm-Chalon. Certaines pièces, prêtées par l'une et l'autre, ont été intégralement copiées de la main de Descaves <sup>5</sup>, particulièrement sur deux points sensibles : les débuts du couple Benoît Malon/André Léo – que je voudrais dater du temps de la Commune –, et la fin de leur union, qui se clôt en avril 1878 à Lugano. Descaves a de toute évidence disposé encore d'autres lettres à lui confiées, d'André Léo, de Malon, ou de tiers, dont il livre ici certains passages, mais que nous ne connaissons plus par ailleurs. Pour reprendre l'exemple d'Élise et de Mathilde, la première étant décédée seule, sans héritier connu, Mathilde ayant survécu à son mari et à ses cinq enfants (peut-être subsiste près d'elle, en ses dernières années, la veuve de son fils Jacques, mais de cela, nous ignorons tout), les lettres communiquées par elles tant à James Guillaume pour son histoire de l'Internationale <sup>6</sup>, qu'à Descaves – ce qu'atteste un courrier d'Élise Chalon <sup>7</sup> demandant à ce dernier s'il pense pouvoir restituer bientôt à leurs propriétaires les lettres qu'elles lui ont confiées – témoignent de l'existence de documents qui aujourd'hui nous échappent et dont le présent texte est seul à nous conserver la mémoire.*

*Ainsi a-t-il le mérite de nous offrir la source, parfois quasi unique du côté de Léodile, de ce que la généalogie d'un siècle de travaux léodiliens et maloniens va nous proposer par la suite, d'hypothétique ou d'avéré, sur ces années qui, comme l'écrit Descaves, précèdent le “moment où ces deux intéressantes figures... entrèrent en conjonction” <sup>8</sup>.*

*Jean Pierre Bonnet, 29 avril 2016*

[01B] (1) <sup>9</sup>

Bien que mon dessein ne soit point d'écrire les biographies jumelles de Benoît Malon et d'André Léo, trop près de nous encore, l'un et l'autre, pour qu'on ait toute licence d'éplucher leur rôle et leur conduite, il me semble indispensable de noter les circonstances principales de

---

<sup>4</sup> Retrouvé par Alice Primi. Cf. ma communication « André Léo en ses premières œuvres », dans *Les Vies d'André Léo*, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 200-203.

<sup>5</sup> Descaves 644.

<sup>6</sup> James GUILLAUME, *L'Internationale, documents et souvenirs (1864-1878)*..., Paris, 1905-1910 . 4 tomes. On y retrouve des éléments de correspondance fournis par Mathilde Roederer-Keller.

<sup>7</sup> Élise Grimm-Chalon à Lucien Descaves, Paris, 5 mai 1914 (IIHS, cote Descaves 509 / 240-241).

<sup>8</sup> Les données parfois aléatoires, éventuellement répétitives et à l'occasion contradictoires, de Descaves sont examinées en notes, d'où en certains cas le caractère redondant de celles-ci.

<sup>9</sup> Les références entre crochets sont celles de mon indexation des clichés du dossier 683 des Archives Descaves (cf. note 1 ci-dessus) ; les chiffres entre parenthèses, les numéros de pages (quand ils existent), tels que l'auteur les a notés.

leur vie, jusqu'au moment où ces deux intéressantes figures socialistes entrèrent en conjonction.

L'histoire de leurs relations est assez peu ou assez mal connue pour que le *Nouveau Larousse*<sup>10</sup> renchérissant sur les légères inexactitudes de l'ancien, croit pouvoir affirmer que Madame Champseix épouse Malon en 1873. Du moins n'est-il pas trop tôt pour redresser entre tant d'erreurs, celles, également fâcheuses, qui tendent à travestir tantôt en mariage légitime et tantôt en concubinage inconstant, une expérience d'union libre honnêtement pratiquée, comme je pense en avoir trouvé la preuve inédite aux sources diverses où d'heureux sondages m'ont permis de puiser<sup>11</sup>.

Victoire Léodile Béra était la fille d'un notaire de Lusignan, plus tard juge de paix du canton de Gençay (Vienne), ancien officier de marine, Louis Zéphirin Béra<sup>12</sup>, qui s'était marié trois fois et avait eu cinq enfants<sup>13</sup>, un de son second mariage et quatre du dernier. L'aînée de ceux-ci était Léodile, et non Léonie, comme disent la plupart de ses biographes, qui la font naître à Champagné, près de Poitiers, tantôt en 1832, tantôt en 1829. Il est possible que cette erreur de date soit le fait de l'intéressée elle-même, qui voulait se rajeunir pour une raison que l'on comprendra mieux dans la suite. Toujours est-il que la date la plus éloignée n'est pas encore celle qu'il faut retenir. Et la rectification, c'est à André Léo même qu'elle échappe, *currente calamo*, dans ce passage [02A] d'une lettre écrite, en 1879, à une amie intime : « Je suis molle, alourdie. J'ai sur moi tout le poids de 55 ans<sup>14</sup> de fatigues, de tristesse, d'illusions perdues, de tant d'êtres aimés partis pour jamais<sup>15</sup> ». Guidé par cette indication, j'ai facilement

---

<sup>10</sup> *Nouveau Larousse illustré. Dictionnaire universel encyclopédique...* sous la dir. de Claude Augé, Paris, Larousse, t. 2, [c. 1900], p. 674 : « Champseix (Léonie Béra, dame)... née en 1829 à Lusignan... morte à Paris en 1900. Après la chute de l'Empire, elle adopta les idées politiques les plus avancées... se réfugia en Suisse, épousa Benoît Malon en 1873, et revint à Paris après l'amnistie. ». Brassée d'erreurs : pas plus Léonie que née en 1829, non plus que décédée à Paris. Ses idées sont bien entendu antérieures au 4 septembre 1870. Elle n'est pas revenue (sinon très épisodiquement) à Paris après l'amnistie. Quant au « mariage », le fait se discute : elle annonce vers le milieu de l'année 1873 à quelques ami(e)s et à ses fils qu'elle vit avec Malon. Y a-t-il eu cette même année un « mariage républicain » ? Ou bien plutôt en 1874, peut-être à Milan, ou encore une simple annonce ? Tout ceci se trouve avancé ici et là, sans vraiment de fondement sûr. Descaves se garde de trancher, évoquant une « union libre honnêtement pratiquée » dont il pense avoir trouvé, mais on regrette qu'il ne nous en dise rien, « la preuve inédite ». Le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse propose quant à lui, t. 3, p. 905, un long article de plus d'une colonne, puisant visiblement à des sources proches et informées, mais comportant lui aussi des inexactitudes : prénom, Léonie, naissance en 1832 (à Champagné, cette fois)... Cependant, cet article publié en 1867 ne connaît évidemment rien de Malon et Léodile. (De son côté, l'article *Malon* du même dictionnaire, tome 10, 1873, p. 1025, n'en dit mot.)

<sup>11</sup> Et que, comme je l'ai dit, on aurait aimé connaître...

<sup>12</sup> NA : « Mort à Champagné St Hilaire le 5 mai 1857, laissant une petite fortune, environ 120 000 fr. à partager entre sa veuve et ses enfants. »

<sup>13</sup> En fait neuf : trois de sa première épouse, Sophie Piorry, apparemment disparus tout jeunes, puisque leur père lui-même ne fait plus, par la suite, aucune allusion à eux ; deux, Alphonsine et Léopold de son second mariage avec Flore Praxède Vincent. Flore étant décédée en mettant Léopold au monde, Zéphirin s'est marié, pour la troisième fois, avec Thalie Belloteau, d'où quatre enfants dont Léodile est l'aînée, suivie d'Amédée, Théonie et Théophile. (Seuls sont donnés ici les prénoms usuels. Ainsi, Léodile se prénomme au complet Victoire Léodile ; Théophile, Omer Théophile Zéphirin.)

<sup>14</sup> On ne peut, à l'expérience, pas trop se fier aux laps de temps que propose André Léo qui n'a pas une bonne mémoire des dates, et accorde une estimation parfois élastique aux durées : ainsi avoue-t-elle à son fils André Champseix qu'elle ne se souvient plus de la date de naissance de son mari, Grégoire, ni de celle de leur mariage ; ailleurs, on la voit facilement, en contradiction avec ce que la chronologie nous permet de savoir, augmenter ou réduire un espace d'années.

<sup>15</sup> Lettre non repérée à ce jour dans les Archives Descaves ; correspondante non identifiée. On peut penser aux deux amies Mathilde Roederer-Keller et Élise Grimm-Chalon qui ont certainement confié à Descaves des lettres d'André Léo que celui-ci n'a ni conservées, ni recopiées.

découvert qu'André Léo était née, en effet, le 18 août 1824, non pas à Champagné S<sup>t</sup> Hilaire, mais à Lusignan (Vienne).

Elle passa son enfance et sa jeunesse dans le petit domaine que possédait son père au village <sup>16</sup>, y reçut une instruction soignée pour l'époque et pour la province, et garda de ce temps un ingrat souvenir.

A la même confidente, elle écrivait, dans sa maturité : « Moi aussi, et bien plus tôt que vous, à 18 ans, je m'ennuyais profondément, dans un milieu où ma vie n'avait pas d'objet et d'où je ne voyais aucun moyen de sortir, car les mariages que j'aurais pu contracter m'étaient impossibles, et le mariage même, par tout ce que j'en voyais, me déplaisait. Je suis tombée malade et gravement, comme dépérit en ce monde toute plante hors de sa terre. C'est le goût d'écrire qui m'a ranimée, de la vie active qui m'a guérie. <sup>17</sup>»

Il est probable, toutefois, que le mariage lui fournit, à la foi, le remède et le moyen d'évasion qu'elle n'avait pas absolument trouvés dans ses essais littéraires et dans l'exercice.

Où fit-elle la connaissance de Grégoire Champseix ? Je n'ai pu le savoir <sup>18</sup>, mais ce qui l'entraîne vers lui me paraît plus aisément explicable.

Pierre Grégoire <sup>19</sup> Champseix, de sept ans plus âgé qu'elle <sup>20</sup>, maladif, sans agréments physiques, mérite une petite place, le tabouret du disciple, dans le mouvement social qui précède la révolution de 48. Il avait en effet, un des premiers, rejoint Pierre Leroux à Boussac où s'imprimait *La Revue sociale*, dont Champseix devint un des collaborateurs les plus assidus. Il y vulgarisait la doctrine du maître et s'efforçait, en de copieux et méthodiques exposés, de rendre accessibles à tous et de mettre en pratique les théories de la *Triade* et du *Circulus* <sup>21</sup>.

---

<sup>16</sup> C'est-à-dire, cette fois-ci, à Champagné, où Zéphirin Béra s'installe vers 1830, alors que Léodile a six ans. S'agit-il d'un si petit domaine ? Zéphirin semble suggérer (dans un courrier conservé dans le dossier de son fils Amédée aux archives du Service historique de la Défense - SHD (ancien SHAT), Vincennes) que le capital familial (cf. note 12 ci-dessus) est principalement foncier.

<sup>17</sup> Cette correspondante non identifiée pourrait être Mathilde Roederer, future M<sup>me</sup> Charles Keller, sur qui pèse dans le début des années 1870, tel qu'elle le dit dans ses lettres à André Léo, et comme le confirme son amie Élise Grimm, le poids d'un certain désœuvrement, ou plutôt la contradiction d'une volonté d'engagement social, marquée peu après par son adhésion à la Première Internationale, et la réalité d'une existence bourgeoise assez vide, que l'on peut supposer vécue à l'époque à Strasbourg, chez ses parents. La question du mariage devient aiguë pour Mathilde quand se profile pour elle une union avec celui qui fut peut-être un amour d'adolescente, Charles Keller, et qui désormais se tourne vers elle, mais, lui aussi internationaliste, et de plus ancien communard, ne rencontre pas un accueil bien favorable des parents Roederer.

<sup>18</sup> Cet aveu compte, puisque Descaves évoque par la suite une entrée en correspondance datant du dernier trimestre 1848 ou des premiers mois de 1849, lorsque Grégoire est rédacteur en chef du *Peuple* de Limoges. Ce qui va à l'encontre des hypothèses avancées par d'autres biographes d'André Léo, soit d'une relation épistolaire remontant à l'époque de Boussac, soit d'une première entrevue à Poitiers, en avril 1849 lors du procès aux Assises de la Vienne des inculpés de la Commune de Limoges de 1848. (Bien qu'il soit concevable que Léodile, en correspondance avec Grégoire, journaliste à Limoges, saisisse l'occasion de sa venue à Poitiers à l'occasion de ce procès pour le rencontrer. Mais de tout ceci, nous n'avons aucune attestation concrète.)

<sup>19</sup> Champseix se prénomme-t-il Grégoire ou Pierre Grégoire ? Son acte de naissance donne Grégoire. L'inscription tombale du cimetière d'Auteuil, voulue par André Léo, porte Pierre-Grégoire. Selon les actes, se rencontrent l'une et l'autre forme. Grégoire, fils de Pierre et neveu d'un Grégoire qui est peut-être son parrain, a-t-il été ainsi prénommé dans l'usage familial pour le distinguer de son père et de son oncle ?

<sup>20</sup> NA : « Il était né le 30 X<sup>bre</sup> 1817 à Treignac (Corrèze). »

<sup>21</sup> Pivots des principes de Pierre Leroux.

On peut sourire aujourd'hui de ces spéculations ; on doit le respect aux hommes sincères, ardents et désintéressés qu'elles enflammaient : ils sont ce que le siècle dernier a produit de plus pur.

[02B] La petite colonie groupée autour de Pierre Leroux et qui composait son école, n'était riche que d'idées et de foi. Elle dépensa généreusement ses ressources. Tandis que la famille de Leroux, frères, neveux, enfants, travaillait à l'atelier typographique d'où sortirent les livres à bon marché destinés à répandre la croyance nouvelle, les soins du réformateur s'évertuaient contre la routine, soit par la plume, soit en appliquant à une entreprise agricole le principe fondamental du *Circulus* : l'homme est producteur de sa propre substance.

La *Revue sociale*, qu'avait fondée Pierre Leroux afin de faufiler la propagande dans les campagnes, ayant un caractère trop philosophique pour convertir d'emblée les paysans, l'Ecole de Boussac s'avisa, en 1847, de faire paraître, à leur intention, un autre organe, *L'Eclaireur*<sup>22</sup>, qui tenait compte davantage des événements. Il fut rédigé par la Triade : Luc Desages<sup>23</sup>, Pauline Roland<sup>24</sup> et Grégoire Champseix<sup>25</sup>, qui représentaient, l'un la sensation, l'autre le sentiment et le troisième la connaissance, facultés maîtresses de l'âme humaine.

Les deux feuilles tombèrent au vent de 48 et Champseix quitta Boussac pour Limoges, où il donna ses soins à un journal local, *Le Peuple*, jusqu'au jour où il dut prendre le chemin de l'exil<sup>26</sup>.

Limoges n'est pas loin de Poitiers ; c'est sans doute à Poitiers ou à Limoges qu'il rencontra Léodile Béra<sup>27</sup>. Il fit sur elle une vive impression. J'ai tout lieu de croire que la séparation fut surtout douloureuse pour la jeune fille qui voyait s'évanouir l'espérance d'émancipation par le mariage, qu'elle avait conçue<sup>28</sup>.

---

<sup>22</sup> Ce journal, voulu par George Sand, avait été en fait fondé à la Châtre, dans l'Indre. Rédigé au début et imprimé à Orléans, les contretemps rencontrés lui ouvrirent l'asile de Boussac, d'abord pour l'impression, puis pour la rédaction.

<sup>23</sup> 1820-1903, gendre de Pierre Leroux, dont il devient le compagnon à Boussac, et le suit dans ses exils, en Angleterre, à Jersey.

<sup>24</sup> 1805-1852, institutrice de la communauté de Boussac. Militante syndicaliste, plusieurs fois emprisonnée, puis déportée en Algérie. Elle meurt épuisée peu après sa libération.

<sup>25</sup> Cf. l'annonce par Pierre Leroux de l'entrée en lice de cette triade, *Revue sociale*, 3<sup>e</sup> année, n° 2-4, nov.-déc. 1847-janvier 1848, p. 62.

<sup>26</sup> Inculpé en 1849, au titre de rédacteur en chef du *Peuple*, d'abord de diffamation envers l'armée, puis, à la suite des comptes rendus que donne le journal du procès, devant les assises de Poitiers, des communards limougeauds de 1848, d'infidélité, mauvaise foi et outrage (Poitiers), puis d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement de la République (Limoges), Grégoire Champseix est à trois reprises, en mai 1849, appelé à comparaître successivement devant les assises, de la Vienne d'abord, puis, par deux fois, de la Haute-Vienne, récoltant en tout huit ans et 8 mois de prison auxquels il a pris soin d'échapper en passant en Suisse où on le trouve, dès ce même mois de mai, installé à Lausanne. Ce total de condamnations est sans doute un maximum : il a été jugé à chaque fois en son absence, et deux fois (à Poitiers, puis Limoges) pour la même raison : le procès de Poitiers, ce qui, de l'avis de pénalistes, aurait probablement conduit, s'il s'était présenté pour purger ses peines, à une confusion, au moins partielle, de celles-ci. Le "doublon" des jugements de Poitiers, puis Limoges, s'explique : à Poitiers, c'est la cour d'assises qui, s'estimant visée, inculpe ; à Limoges, on suit la procédure classique d'un délit de presse, qui se juge au lieu de publication du journal.

<sup>27</sup> J'évoque en introduction les contradictions de Descaves : il ne sait pas, puis propose Limoges ou Poitiers, avant d'affirmer Lausanne.

<sup>28</sup> NA [en marge gauche] : « Elle avait rêvé d'épouser un homme d'un rang inférieur, paysan ou ouvrier. (Le *Mariage*, les *Filles de Plichon* [ses romans : *Un mariage scandaleux* et *Les deux filles de Monsieur Plichon*]) ». Sur cette même page, la réf. X 4 renvoie au cliché 20 : « On lisait *Le Peuple* [de Limoges, déjà évoqué] à Champagné S<sup>t</sup> Hilaire, mais personne ne le lisait avec le même enthousiasme que Léodile. Elle n'était plus une petite fille. Depuis longtemps son caractère indépendant avait conquis le droit de choisir ses

Dès son arrivée à Lausanne, où il s'était réfugié, Champseix, cependant, songeait à se créer des ressources. Un concours était ouvert pour une place de professeur de français au Collège<sup>29</sup> ; il se présenta et fut nommé provisoirement, pour une année, au mois de juillet 1850. L'année suivante, il fut confirmé dans ses fonctions.

[03A] (4/) Léodile Béra et Champseix n'avaient point cessé de correspondre<sup>30</sup>. Elle le vit avec joie en situation de ranimer un projet dont l'exil et ses incertitudes avaient suspendu la réalisation. J'ai quelques motifs de penser qu'il hésita d'abord à renouer le fil, par scrupule d'homme soucieux de ne prendre que les engagements qu'il est sûr de tenir. L'état précaire de sa fortune et de sa santé ne devait-il point le dissuader d'associer quelqu'un à sa destinée ? Mais Léodile, qui venait d'avoir 27 ans, se fit pressante... Il céda. Sa demande fut agréée<sup>31</sup>.

[Appel de l'annexe X5]<sup>32</sup>

Beaucoup plus tard, Léodile consultée par une amie sur un cas de conscience analogue au sien écrivait : « Nous comprenons votre situation, ou pour mieux dire, nous la sentons. Nous n'avons pas, d'ailleurs, autant que vous le croyez, le droit de nous poser en juges sévères. Vous ignorez sans doute qu'à votre âge, dans la même situation, j'ai commis la même faute. Ma mère était catholique ardente. Je savais lui porter un coup mortel. J'ai abusé aussi de mon empire, et Champseix, le père de mes enfants, m'a fait ce sacrifice grand aussi pour lui. Cela est mal assurément ; mais c'est terrible de briser le cœur des nôtres. Et notre mère, elle aussi, était brisée dans cette lutte. Vous rendrez cela en amour à votre mari, en liberté à vos enfants.<sup>33</sup> »

---

auteurs et d'adopter les écrivains, les publicistes, représentatifs d'idées qu'elle avait faites siennes par la réflexion.

Les articles de Champseix la captivèrent entre tous et elle lui écrivit, sans ambages, pour l'approuver ou discuter avec lui sur des points de doctrine. Peu à peu, ils en vinrent aux confidences, celles de la jeune fille, isolée dans son village, provoquant celles du journaliste vigilant à Limoges. Car il y végétait, ne le cachant pas, et ne dissimulait pas davantage le peu de séduction qu'offrait sa personne physique, affligée de claudication... Pourtant, à la nouvelle de son départ pour la Suisse, ce fut surtout Léodile qui s'émut..., comme si elle voyait s'évanouir l'espérance d'émancipation par le mariage, qu'elle avait conçue. ».

<sup>29</sup> Son titre exact : instituteur de français à l'École moyenne, laquelle associe enseignement des humanités et études techniques, puisque les élèves apprennent même à tirer au canon... Grégoire passe avec succès le concours de recrutement en juillet 1850. (cf. Claude LATTA, « André Léo, Grégoire Champseix et l'exil en Suisse », dans *Les Vies d'André Léo, op. cit.*, p. 73.)

<sup>30</sup> On aurait aimé savoir comment Descaves en était informé.

<sup>31</sup> NA [au crayon, en marge de gauche] « 1<sup>e</sup> entrevue de Champseix et sa fiancée ; conduite à Lausanne par son père. Surprise de Léodile. Pourtant il l'avait loyalement avertie. »

<sup>32</sup> NA [Annexe X 5] : « Le père de Léodile, Zéphirin Béra, consentit même à accompagner sa fille à Lausanne. C'est là que celle-ci et Champseix se virent pour la 1<sup>ère</sup> fois. Il y eut, de la part de la fiancée, une certaine surprise et même quelque désillusion. Il s'en aperçut et lui rappela sans amertume qu'il l'avait loyalement avertie. Elle en convint, se surmonta et, sur ce point, ne lui fit plus jamais d'ombrage<sup>(a)</sup>. Leur mariage fut célébré le 17 X<sup>bre</sup> 1851. » [J'ajouterai que la mère, Thalie, est elle aussi vraisemblablement présente, d'où la nécessité où s'est trouvée Léodile d'accepter un mariage catholique.]

Note de Descaves (a) : « Deux livres au moins d'André Léo : *Le Mariage scandaleux* et *Les 2 filles de M. Plichon*, contiennent sur ses jumeaux, sa famille, sa formation d'esprit, des renseignements épars à recueillir. » [en réalité, le mariage a lieu le 20 décembre, comme le confirment l'acte de mariage catholique en latin dressé par Donat Pahud, curé de la paroisse d'Assens, près Lausanne, où le mariage fut célébré, et l'enregistrement en français sur les registres de l'état civil de Lausanne. Par ailleurs, comme on l'a déjà observé, s'ils se voient pour la première fois à Lausanne, ils ne se sont pas rencontrés à Boussac, pas plus qu'à Limoges ou Poitiers.]

<sup>33</sup> L'allusion à la mère d'André Léo, Thalie Belloteau, va dans le sens de sa présence à Lausanne : les deux parents sont là (mais c'est de ma part pure hypothèse). Quant au contexte de cette lettre, il doit de nouveau s'agir des douloureux préambules du mariage de Mathilde Roederer avec Charles Keller (déjà évoqués ci-dessus, note 17). Le docteur Jules Roederer, père de Mathilde, a marqué d'abord beaucoup de réticence à laisser sa fille épouser un socialiste internationaliste ; puis il fut question d'un mariage purement civil, auquel

Il n'est point téméraire de supposer que le sacrifice dont parle Léodile aida beaucoup Champseix à se maintenir au collège de Lausanne. Un mariage civil l'en eût fait sans doute évincer, d'autant qu'on lui reprochait déjà, non seulement ses idées avancées, mais encore de ne pas savoir la langue qu'il enseignait ! Critique délicieuse, au bout de la plume d'un censeur vaudois !<sup>34</sup>

Champseix n'en passa pas moins neuf ans au Collège de Lausanne. En 1853, sa femme mit au monde 2 jumeaux. Ils reçurent les prénoms d'André et de Léo, qui formèrent plus tard le pseudonyme littéraire de leur mère<sup>35</sup>.

[03B] (5/)

Au mois de janvier 1860, Champseix, qui avait pris un congé de quinze jours soi-disant pour affaires de famille, adressa au Collège sa démission de professeur. La vérité, c'est que le petit héritage fait par sa femme<sup>36</sup>, qui venait de perdre son père, avait déterminé Champseix à quitter l'enseignement pour se rendre à Genève où lui était offerte l'administration d'une feuille libérale, *l'Espérance*<sup>37</sup>.

---

Jules Roederer opposa le plus vif refus, la menaçant (si je comprends bien) de la nécessité d'aller en justice le contraindre au consentement, et d'une rupture définitive entre eux si elle passait outre. Dans une lettre à André Léo, elle envisage, le cœur gros, un mariage luthérien célébré discrètement à Strasbourg par l'oncle de Charles, le pasteur Daniel Grimm de Bischwiller. En définitive, leur mariage a bien eu lieu à Strasbourg, mais pourrait avoir été purement civil. Cependant, d'après les services d'archives du Bas-Rhin, le régime prussien maintient l'usage concordataire français d'un mariage civil, suivi (le plus souvent) d'un mariage religieux dont la trace n'a pas été retrouvée, ce qui n'infirme pas son existence et peut nourrir les remords de Mathilde.

<sup>34</sup> NA : « J'ai trouvé de ces plaintes dans le registre des procès verbaux de l'École moyenne de Lausanne, que j'ai pu consulter. Ils contiennent des renseignements curieux sur Champseix et sur les tracasseries contre lui portées au directeur. Bienveillant, semble avoir eu plus d'une fois à le défendre. »

<sup>35</sup> NA : [En marge de gauche, appel de la note "X 1", cliché 15 :] « Mais il le fut dans des conditions assez particulières. D'une confidence qu'André Léo fit à un de ses vieux amis, qui me l'a rapportée, il résulterait que tous rapports intimes cessèrent entre Champseix et sa femme, après la naissance de leurs enfants. Il semble que celle-ci considérant la maternité comme le but et la fin du mariage, en ait banni par la suite tout agrément sexuel, afin de protester contre la définition de l'amour proposée par Chamfort : l'échange de 2 fantaisies et le contact de deux épidermes. » [Chamfort, *Œuvres... recueillies et publiées par un de ses amis* [Ginguené], Paris, chez le directeur de l'Imprimerie des sciences et arts, an III, tome 4, p. 145 : "L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes" (*Pensées morales*, chap. 6, *Des femmes, de l'amour, du mariage et de la galanterie*)]. C'était, en tout cas, mal appliquer les théories de Pierre Leroux qui avait eu, lui, 5 enfants de son premier mariage et 4 du second. « C'est par la perfection du mariage, a-t-il écrit, que l'émancipation des femmes aura lieu véritablement. » Mais il n'ajoutait pas que l'on arriverait à cette perfection par la frigidity, et peut-être Champseix avait-il, à cet égard, la même opinion. Léodile, néanmoins, lui imposa la sienne. Elle témoignait à son mari une affection respectueuse et quasi filiale. » [La citation de Leroux provient de *l'Encyclopédie nouvelle...* publ. sous la dir. de P. Leroux et J. Reynaud, tome 4, Paris, Charles Gosselin, 1843, p. 619. Le texte complet : "C'est par la perfection du mariage, l'égalité dans l'amour, que l'émancipation des femmes aura lieu véritablement."]

<sup>36</sup> Si Zéphirin Béra laisse à sa mort (1857) "une petite fortune, environ 120 000 fr. à partager entre sa veuve et ses enfants" (cf. note 12), il est difficile de penser que Léodile ne dispose alors que d'un "petit héritage". D'autant plus qu'à cette date il ne reste plus comme héritiers que sa veuve et cinq enfants. A moins que (ce serait à examiner dans les transactions de l'héritage qui figurent dans les archives Descaves – cote 650), le patrimoine foncier, dont on sait par ailleurs qu'il ne produisait pas de gros revenus, ait été majoritairement laissé à la mère veuve, privée sinon de moyens suffisants pour vivre.

<sup>37</sup> NA : « Elle eut une courte existence. Son 1<sup>er</sup> n° porte la date du 25 8<sup>bre</sup> 1859, et le dernier celle du 24 février 1861. [Cette date est-elle celle de la disparition réelle du journal, ou bien seulement du dernier numéro possédé par la Bibliothèque de Genève, rare collection conservée de ce titre ?] Elle était quotidienne, zélatrice de l'indépendance des nationalités. On s'explique les ouvertures faites à Champseix par les fondateurs imbus des mêmes idées que lui, en voyant quel était le 1<sup>er</sup> feuillet donné par *l'Espérance* à ses lecteurs : *Pandore*, roman de Pierre Leroux. ». [*l'Espérance* avait été fondée à Genève par l'ami et ancien secrétaire d'Adam Mickiewicz, Armand Lévy, et par le fils aîné de Mickiewicz, Ladislas. Le début du feuilleton *Pandore* apparaît dans le 1<sup>er</sup> numéro (spécimen) du 25 octobre 1859, mais n'a pas de suite. Il semble que cette œuvre (ou ses

Mais de toute façon, l'exil du ménage a touché<sup>38</sup> à son terme. En effet, pressentant le sort qu'un avenir prochain réservait au journal, Champseix était heureux de pouvoir profiter de l'amnistie accordée en 1859<sup>39</sup> aux condamnés politiques ; il rentra bientôt en France, à Paris, avec sa femme et ses deux jeunes enfants. Ils allèrent demeurer aux Batignolles<sup>40</sup>. Le problème de la vie quotidienne n'était pas moins difficile à résoudre à Paris qu'en Suisse<sup>41</sup> ; aussi suis-je porté à croire qu'il faut attribuer à la préoccupation prosaïque de joindre les deux bouts, les commencements littéraires d'André Léo<sup>42</sup>. Les biographies datent son début d'*Un Mariage scandaleux*<sup>43</sup> mais, vers la fin de son séjour en Suisse, elle avait déjà publié à Bruxelles, chez l'éditeur Schnée et sous le titre *Une vieille fille*, un petit volume in-32, qui est, en réalité, son premier ouvrage<sup>44</sup>.

Il passa inaperçu. Quand elle redoubla, André Léo sentait davantage encore la nécessité de venir en aide à son mari qui cherchait des leçons et frappait aux portes des journaux. Il fallait

---

premières pages, peut-être les seules écrites) ait été déjà donnée dans une autre *Espérance*, celle dont Pierre Leroux publia à Jersey (Saint-Héliier) cinq numéros de mai 1858 à avril 1859. Une lettre de Jeanne Deroin à Leroux, datée de Londres, 9 juin 1858, contient ces mots : "J'aime votre *Pandore*".]

<sup>38</sup> Descaves paraît avoir écrit : "est touché".

<sup>39</sup> L'opinion se partage, selon les études, entre une "amnistie" de 1859, 1860 ou 1861. Il ne paraît pas y avoir eu rien de semblable en 1861. Un décret impérial du 19 décembre 1860 porte sur la remise de toutes condamnations et poursuites pour délits de presse, ce qui n'est pas exactement une amnistie. Le seul texte qui contienne explicitement ce mot est celui du 16 août 1859 dont voici l'article 1<sup>er</sup> : "Amnistie pleine et entière est accordée à tous les individus qui ont été condamnés pour crimes et délits politiques...". Grégoire, condamné pour délits de presse ne se sent-il pas effectivement touché (comme le dit de son côté Proudhon réfugié à Bruxelles) par l'amnistie de 1859 ? Ou considère-t-il qu'il a pour l'instant à faire ailleurs qu'en France ? Est-ce la conjonction d'une *Espérance* en sévère perte de vitesse et le décret sur les délits de presses qui le décident à rentrer ? André Léo date, dans les états fragmentaires conservés de ses écrits sur l'Empire, la guerre et la Commune, leur retour parisien de 1861 (cf. Descaves 669 / 24 : *Notes et impressions, 1870-1871*, chap. VI, La Démocratie [copie de la main de Malon]). Elle dit sans plus de précision "En 1861, en arrivant à Paris", mais par recoupement avec les lettres d'Alexandre Mickiewicz à André Léo (Descaves 476), ce serait au tout début de l'année.

<sup>40</sup> Sinon cette indication, je n'ai pas trouvé jusqu'ici de données effectives (bien que la chose soit probable) sur une première résidence, début 1861, qui se situe aux Batignolles. D'après les lettres d'Alexandre Mickiewicz à André Léo, leur premier logis serait une petite maison, entourée d'un petit jardin, ce qui répond bien à l'une des composantes de cet arrondissement complexe qu'est le 17<sup>e</sup>, de création récente (16 juin 1859), qui associe des "beaux quartiers" (Ternes, plaine Monceau), et des secteurs populaires, tels les Batignolles, où se côtoient petites maisons construites par la société Navarre et Rivoire, de grands immeubles bon marché, et les baraquements de nombreux ouvriers venus participer aux grands travaux parisiens. Est-ce ce logement que la famille Champseix quitte, fin 1863, pour le 2, place de la Promenade, cette fois bien situé aux Batignolles ? Un propos d'André Léo, exilée après la Commune, à Pauline Prins (datable de Genève, fin 1871) en fait douter. Elle évoque les caisses et cartons confiés à elle par Jenny d'Héricourt partie aux États-Unis (Descaves 710 / 16-18) : "J'ai abrité tout cela pendant 8 ans [...] avec des déménagements fréquents". A ne compter que la petite maison, la place de la Promenade, puis la rue Nollet, cela n'en ferait au plus que deux. Mais il faut peut-être aussi faire place à la mémoire un peu aléatoire qu'André Léo a du temps et des nombres.

<sup>41</sup> NA : « Il fallait vivre, songer à l'éducation des enfants qui grandissaient et dont il ne semble pas que les leçons pussent être payées par celles que donnait leur père. »

<sup>42</sup> On sait qu'il n'en est rien, puisqu'elle a déjà publié en volume *Une vieille fille* à Bruxelles en février 1859, et *Un mariage scandaleux* en feuilleton dans l'*Espérance*, en 1860. Mais il faut reconnaître que ces publications paraissent être passées inaperçues en France. Sur ce point chronologique, Descaves se contredit peu après, rappelant la parution d'*Une vieille fille* à l'époque du séjour en Suisse.

<sup>43</sup> Édité chez Hachette en juin 1862.

<sup>44</sup> *Une vieille fille* est parue à Bruxelles, chez Alphonse Lebègue, en février 1859. J'évoque cela dans « André Léo en ses premières œuvres » dans *Les Vies d'André Léo, op. cit.*, p. 205-209. Auguste Schnée paraît avoir assuré une co-édition de ce livre, puisque c'est sous son nom que l'ouvrage est annoncé dans le catalogue de la Foire du livre de Leipzig de cette même année. Cette publication, comme nous l'avons observé à la suite de Descaves, semble être restée inaperçue en France, car c'est la réédition de 1864 chez Achille Faure qui passa longtemps pour être la première aux yeux des contemporains et encore par la suite.

vivre. Le ménage s'endettait. A. Léo écrivit et fit paraître en 1863<sup>45</sup>. *Le Mariage scandaleux* [qui] fut tout de suite assez remarqué pour que l'éditeur Faure en risquât une seconde édition.

Une correspondance de cette époque<sup>46</sup> laisse entrevoir la situation qu'eût faite à Grégoire Champseix le succès de sa femme dans la carrière où elle s'engageait.

En octobre 1863, tandis qu'il se préoccupe de leurs quartiers d'hiver, André Léo prolonge les vacances de ses fils dans la Vienne, au pays natal. Stimulée par les félicitations et les encouragements [04A] qui lui parviennent, elle brode un nouveau roman<sup>47</sup> et s'adresse à son mari pour en parfaire la trame. Il s'exécute de la meilleure grâce du monde. Brave homme, affectueux, dévoué, il ne se contente pas de lui envoyer les notes qu'elle souhaite sur la littérature danoise ; il y joint ce conseil : « Nulle place ne convient et ton héros ne convient à nulle place aussi bien que celle d'inspecteur des écoles primaires dans un chef-lieu de département. J'en ai connu à 1800 francs.<sup>48</sup> » Il lui écrit presque chaque jour et la tient au courant de ses démarches, lui donne minutieusement l'emploi de son temps loin d'elle. Tous les matins, sauf le jeudi et le dimanche, il prend à 7 h ½ le chemin de fer qui le mène à Passy, d'où il descend, par la rue de Boulainvilliers, au pont de Grenelle. Près de là demeurent les écoliers, deux frères, auxquels il donne des leçons. Rentré aux Batignolles, après déjeuner, il fait des courses, visite les éditeurs, Faure, Hachette, s'enquiert de la vente du *Mariage scandaleux*<sup>49</sup>, surveille la publicité. C'est le mari de la débutante. Par Mme Guérout, la femme d'Adolphe, le fondateur de *l'Opinion nationale*, mis en rapport avec Charles Duveyrier, le saint simonien, qui médite son *Encyclopédie populaire à bon marché*<sup>50</sup>, il lui propose timidement sa collaboration, en même temps que celle de sa femme. Mais le séjour de Champseix à Boussac, les articles qu'il a donné à la *Revue sociale*, à *l'Éclair*, et au *Dictionnaire politique*<sup>51</sup> ont moins fait pour sa réputation à lui que le *Mariage scandaleux* pour celle d'André Léo, et c'est en ce qui la concerne seulement que les ouvertures sont agréées d'emblée.

Il n'en montre point d'amertume. Les déboires personnels ne déteignent pas sur les compliments et les promesses qu'il lui transmet. Et le père n'est pas moins diligent que

---

<sup>45</sup> Encore la confusion entre la première édition chez Hachette et la réédition Faure de 1863.

<sup>46</sup> Il s'agit très certainement des lettres adressées par Grégoire à Léodile peu avant sa mort, vers la fin de l'année 1863 (actuellement mêlées à Amsterdam, sous la cote Descaves 512, avec d'autres lettres de Grégoire adressées à son fils André).

<sup>47</sup> *Les Deux filles de Monsieur Plichon* ; on y lit dans la lettre de William à Gilbert du 9 novembre 1846, p. 165 des deux éditions consultées (Paris, Achille Faure, 1865 & Paris, L. Hachette, 1868) : «[...] le Danemark, la Suède, la Norvège, doivent receler des trésors de poésie encore inconnus pour nous.»

<sup>48</sup> Les différents passages de lettres donnés à partir d'ici doivent appartenir au dossier de la cote 512.

Mais la très mauvaise lisibilité des pages numérisées en ligne ne m'a pas permis de reconnaître ces passages.

<sup>49</sup> S'il s'agit bien du *Mariage scandaleux* de l'édition originale, 1862, cela irait dans le sens d'un précédent logis aux Batignolles avant l'emménagement de la fin d'année 1863 au 2, place de la Promenade. Mais Descaves, arrêté sur une première édition en 1863, ne lie-t-il pas dans son esprit cette publication ; pour lui l'originale, du *Mariage* et l'installation place de la Promenade ? Il cite pourtant Hachette qui, après le *Mariage*, n'a plus rien publié d'André Léo avant le décès de Grégoire (cet éditeur donnera par la suite une réédition des *Deux filles de Monsieur Plichon*, 1868, et la première de *L'Idéal au village*, 1867).

<sup>50</sup> C'est le projet dit "*Encyclopédie Pereire*", entreprise saint-simonienne voulue à l'origine par les frères Émile et Isaac Pereire, avec la collaboration de nombreux savants, animée par Charles Duveyrier, et qui n'eut pas de suite.

<sup>51</sup> *Dictionnaire général de la politique* de Maurice Block, dont la première édition en deux tomes paraît à Paris chez Otto Lorenz en 1863-64. Il est possible que Grégoire, dont les articles figurent surtout dans le second tome, n'ait pas vu son travail publié.(cf. Claude LATTA, « André Léo, Grégoire Champseix et l'exil en Suisse » dans *Les Vies d'André Léo, op. cit.*, p. 77, qui cite la seconde édition, de 1873-74).

l'époux. Dans chacune de ses lettres, il y a un mot pour les enfants. Il leur parle de la première ascension du ballon Nadard, au Champ de Mars, le 4 8<sup>bre</sup>, et leur annonce la [04B] seconde pour le 18. « On s'est moqué beaucoup de M. Nadard qu'on a appelé un faiseur d'embarras, qui part pour le bout du monde, dit-il, et va tomber dans la Marne, à 10 lieues de Paris. M. Nadard veut montrer qu'il peut faire mieux que des embarras. »

La confiance de Champseix était justifiée. Le *Géant*, dirigé par Nadard, tombait encore, le lendemain, mais en Allemagne, et l'embarras ne résultait, pour l'aéronaute et pour sa femme, que des blessures reçues dans leur chute.

Une autre fois : « Quelles lectures fais-tu, écrit Champseix à son fils André. Est-ce que tu ne lirais rien par hasard ? Ce n'est pas tout : il faudrait, si votre maman le juge bon, copier tous les jours avec soin une demi page d'un livre. Cela donne l'habitude de l'orthographe et l'on prend bien garde à ce que l'on copie, car il ne faut faire aucune faute, puisqu'on a le livre sous les yeux. »

Enfin, la mère ayant à se plaindre de la turbulence de ses fils, qui lui rend le travail difficile, Champseix interrompt une lettre à sa femme pour tancer les 2 frères : « Si vous continuez, que deviendrons-nous à Paris, cet hiver ? Que deviendra votre maman tandis que je serai dehors presque tout le jour à donner des leçons ? Nous serons bien forcés de vous réduire par la séparation, ne pouvant obtenir de vous que vous ne soyez pas mauvais et nuisibles pour nous. Vous savez bien qu'on prive de leur liberté ceux qui en abusent au détriment des autres. »

Et, ayant ainsi fait la grosse voix, l'excellent père tourne le feuillet et ajoute : « J'espère que cette page à leur adresse va faire sur eux quelque impression. »

La précaution de Champseix, aussi bien, n'était pas inutile, à la veille d'emménager dans le petit appartement qu'il venait de louer 2, place de la Promenade (Square des Batignolles). Une surprise l'y attendait, qu'il raconte à sa femme en ces termes : « Devine de qui nous sommes voisins, de balcon à balcon, d'une maison à l'autre ? Tu ne devineras pas et je vais te [05A] (8/) le dire. Les nouveaux locataires sont les Reclus ! <sup>52</sup> Oui, mon amie. Lundi dernier, Mme Reclus regardait beaucoup de mon côté. J'arrosais le gazon. Tout à coup, elle rentre et revient avec un homme qui s'approche tout près et quand je me retourne, me demande : « N'êtes-vous pas M. Champseix ? » C'était Elie. Le lendemain soir, j'ai vu Elysée [sic] ; nous voilà en pleine Bible, avec les Prophètes. »

---

<sup>52</sup> L'arrivée des trois familles (les Champseix et les deux couples d'Élie et Noémi, et Élisée et Clarisse Reclus) serait donc proche dans le temps. Les Champseix ont emménagé au numéro 2, les Reclus au 4. Le voisinage de balcon évoqué ne peut donc se comprendre que si les uns et les autres occupent les deux appartements mitoyens, d'un immeuble à l'autre, dont les balcons se jouxtent, c'est-à-dire au cinquième étage, les étages inférieurs ne possédant que des fenêtres ou des balconnets qui ne peuvent permettre des gymnastiques comme celle à laquelle on va voir se livrer Élie. L'étudiante en médecine américaine Amy [Mary] Putnam, qui fait à cette époque connaissance des Reclus confirme qu'il s'agit bien, pour leur appartement, d'un cinquième étage. Les circonstances d'entrée en relation paraissent n'être possibles que si Grégoire et les Reclus ont eu par ailleurs l'occasion de se rencontrer, ou de s'apercevoir, depuis le retour en France de Grégoire. Pas avant, car, quand il vient s'installer à Boussac, en 1845, les deux frères ont respectivement 18 et 15 ans, et ce que l'on sait de leurs activités ne semble pas offrir d'occasions de rencontre, ni à Boussac, puis à Limoges, pas plus que par la suite en Suisse.

Novembre étant venu, Champseix, tendrement, presse sa femme de rentrer. Il est las du Bouillon Duval <sup>53</sup>, las aussi de la table d'hôte à 32 sous où il prend de tristes repas entre des habitués stupides et grossiers.

« Je ne saurais te dire combien il me tarde de n'être plus seul. Tu arranges notre vie de manière à me décharger le plus possible des enfants ; mais je n'entends pas la chose ainsi et je veux commencer par leur donner au moins deux leçons par jour, tant que je n'en aurai qu'une, le matin, à Grenelle. Après, s'il y a impossibilité de ma part, force nous sera bien ou de me consacrer aux leçons ou de me consacrer aux enfants. Ce qu'il y a de décidé et de bien décidé, c'est que je ferai quelque chose, pour les cas d'impuissance absolue. Je veux bien aussi que pour te reposer et te refaire ici, les premiers jours, par du beau temps, tu ailles te promener avec André et Léo, mais je n'entends pas que cette tâche t'incombe quotidiennement. J'espère, d'ailleurs, que suffisamment de travail te distraira de ce soin, ne te le laissant que pour ton propre soulagement. »

Et comme elle s'est inquiétée de sa santé, il la rassure... Sans doute, il a un peu plus de rhumatismes qu'il n'en voudrait, mais c'est tout.

Est-ce tout ? La demande et la réponse usent, dirait-on, de ménagements... Champseix avait la poitrine fragile et, s'il ne se faisait pas d'illusion à lui-même sur son état général, voulait du moins peut-être tranquilliser sa femme et ne pas ajouter à leurs soucis domestiques.

[05B] (9/)

Enfin, la date du retour est fixée. Mère et enfants doivent rentrer le 25 ou 26. Champseix en marque une joie sincère. « J'ai besoin de vous retrouver, je crois que je n'y tiendrais pas plus longtemps » écrit-il à André Léo, le 14 novembre. C'est sa dernière lettre.

Quelques jours après, le concierge entendant un bruit insolite chez son nouveau locataire, eut l'intuition d'un malheur et n'ignorant pas les relations de Champseix avec les Reclus, alla aussitôt avertir Elie. Celui-ci, escaladant la séparation des balcons <sup>54</sup>, pénétra chez son voisin et le trouva inanimé. En terminant son installation et à la suite d'un effort maladroit, il était tombé en syncope. On lui prodigua des soins et l'on avertit André Léo, qui revint en toute hâte et ne quitta plus le chevet de son mari jusqu'à la fin. Il mourut le 4 décembre 1863.

C'était peut-être pour son repos et le dénouement d'une situation menaçante, ce qu'il pouvait faire de mieux. Les approches de la cinquantaine l'exposaient, dans la communauté, à devenir la femme. Il avait donné son nom à M<sup>lle</sup> Béra ; elle lui rendait un pseudonyme qu'il eût été bientôt réduit à porter pour se faire reconnaître. Encore un roman ou deux, et il allait être au regard des éditeurs, Monsieur André Léo, et au regard des voisins, la bonne des enfants et la ménagère qui fait le marché et rapporte les provisions de la journée dans son filet. Il était doux, mal portant, philosophe, bref, marqué pour la résignation. Un destin ironique retournait contre lui les armes qu'il avait forgées. Car il paraît incontestable que Champseix forma l'esprit de sa femme à la bienveillance du sien. Il était, au moment de son mariage, tout vibrant encore des souvenirs de Boussac. Il enseigna à André Léo la doctrine de l'émancipation de la femme, telle qu'il l'avait apprise de Pauline Roland, et cette empreinte

---

<sup>53</sup> Chaîne de restaurants populaires économiques dont le plat de référence est une assiette de bouillon de bœuf.

<sup>54</sup> Selon des historiens du 17<sup>e</sup> arrondissement, les deux balcons présentent une légère différence de niveau, peu importante, et l'espace qui les sépare est d'une trentaine de centimètres, ce qui n'est pas pour arrêter un homme vigoureux et sportif comme Elie.

était assez profonde pour [06A] que toutes les œuvres d'André Léo, conçues et mises au monde dans le veuvage, eussent néanmoins la figure et le caractère du mari défunt et de sa famille intellectuelle.

– II –

André Léo restait seule et sans fortune, à 39 ans, avec deux jeunes enfants.

Elle n'était plus sans doute, pour le public, une inconnue, mais sa réputation littéraire naissante allait-elle suffire pour faire vivre trois personnes ? De ses brillants débuts, elle n'avait retiré jusque là qu'un bénéfice moral. *L'Opinion nationale* en possession du manuscrit de son second roman <sup>55</sup>: *Le Divorce*, ne le publiait pas. Champseix n'était plus là pour multiplier les démarches, et sa veuve avait un caractère trop fier pour triompher des résistances par l'opiniâtreté. Un refus, un ajournement même, la blessaient, et elle n'insistait pas. Elle était plus prompte à se reprendre qu'à s'offrir.

Comme il arrive fréquemment, ce ne fut pas dans sa famille, pourtant nombreuse, qu'elle trouva les concours les plus empressés. Outre les Reclus et les Lemonnier <sup>56</sup>, des amis dévoués lui facilitèrent la tâche <sup>57</sup>. D'abord, elle ne garda que Léo auprès d'elle et mit André en pension à Savenay, sous la tutelle de l'excellent D<sup>r</sup> Guépin <sup>58</sup>, de Nantes, auteur d'une *Philosophie du socialisme* <sup>59</sup> publiée en 1850, un peu confuse, mais qu'on lit, néanmoins, aujourd'hui encore avec fruit. Et plus tard, ce fut Léo qui rencontra, à son tour, une mère adoptive charmante en la personne d'une femme du plus grand mérite, et d'un cœur excellent, M<sup>me</sup> Caroline de Barrau <sup>60</sup>, fille de Jacques (?), ministre de Louis Philippe <sup>61</sup> et plus tard une des fondatrices de l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare <sup>62</sup>. Allégée d'une partie de son

---

<sup>55</sup> En fait, du troisième. Le titre exact est *Un divorce*.

<sup>56</sup> Charles (1806-1891) et Élisabeth (1805-1865) Lemonnier paraissent avoir été parmi les premières relations parisiennes d'André Léo, proche, par leurs communes préoccupations pédagogiques, d'Élisabeth qui fonde à cette époque, et à ses frais, deux écoles professionnelles pour jeunes filles.

<sup>57</sup> Les Guépin accueillent dès 1865 André Léo et ses fils à Nantes et dans leur domaine campagnard de l'Oisillière à Savenay. André Champseix reste en pension à Savenay pendant les deux années 1866-1867, et d'après les lettres de Malon, ce serait en juillet/août 1868 qu'il rentre à Paris, alors que, de son côté, Léo est déjà parti chez les Barrau de Muratel.

<sup>58</sup> Ange Guépin (1805-1873), chirurgien ophtalmologiste à Nantes, et figure du socialisme nantais, est lié à Charles Lemonnier par leurs années saint-simoniennes parisiennes. C'est sa troisième femme, Floresca (ou Floreska) Leconte (1813-1889), et la seule qu'André Léo ait connue, qui prend en charge André Champseix, placé en pension chez le couple Royer, instituteurs à Savenay où les Guépin possèdent (cf. note précédente) un domaine agricole.

<sup>59</sup> *Philosophie du socialisme ou Étude sur les transformations dans le monde et l'humanité...*, Paris, Gustave Sandré, 1850.

<sup>60</sup> Caroline Coulomb (1828-1888), épouse de Maurice de Barrau de Muratel. Caroline est par son mari une cousine d'Élisabeth Lemonnier. Léo Champseix serait arrivé dès l'été 1868 (cf. note 57) chez les Barrau qui vivent à l'époque dans leurs propriétés du Tarn. Léo remonte à Paris en septembre 1870 pour participer à la défense de la capitale, mais dès le mois de février 1871 on le retrouve près de Caroline, d'abord en France, puis en Italie où elle fait un long séjour à partir de 1872. Ce serait au cours de l'été ou de l'automne 1872 que Léo rejoint sa mère à Milan ou dans le Tessin, avant de partir faire des études d'ingénieur civil au Polytechnique de Zurich ; il est hébergé dans cette ville par le couple Élie Reclus qui y vit en exil.

<sup>61</sup> Rumeur persistante... mais le père de Caroline, Émile Coulomb, diplomate et banquier, n'a jamais été ministre de Louis-Philippe (ni prénommé Jacques). Descaves aurait-il fait une confusion ponctuelle de prénoms entre banquiers, avec Jacques Laffitte qui, lui, fut à plusieurs reprises ministre ?

<sup>62</sup> Cette Œuvre s'occupe des femmes condamnées pour prostitution, et souvent démunies de toutes ressources après leur libération.

fardeau, André Léo se mit courageusement à l'ouvrage. Louis Asseline <sup>63</sup> l'introduisait chez Hachette et Louis Jourdan <sup>64</sup> ouvrait le rez-de-chaussée du *Siècle* au feuilleton <sup>65</sup> que l'*Opinion nationale* lui avait finalement rendu. Il faut ajouter que les Guérout, qui la tenaient, malgré [06B] tout, en estime sincère, la dédommagèrent du déboire en accueillant peu après, dans leur journal, un autre roman d'elle : *Aline-Ali* <sup>66</sup>.

Successivement, elle publia les meilleurs de ses livres : le *Divorce*, les *Deux filles de M. Plichon*, *Jacques Galéron*, *l'Idéal au village* <sup>67</sup>... Enfin, elle avait la satisfaction d'être agréée par les éditeurs des *Misérables* : Lacroix Verboeckhoven <sup>68</sup>. Elle était quelqu'un, non seulement au regard de la démocratie qu'elle aimait sans servilité, mais pour ses adversaires eux-mêmes, tel Barbey d'Aurevilly, qui voyait en elle « une George Sand bien supérieure à la première par le sérieux, la direction et la portée. <sup>69</sup> »

On doit relire l'étude que le vieux Connétable a écrite, après la Commune, sur André Léo et ses œuvres. Elle se trouve dans *Les Bas bleus*, et André Léo, avec son nom masculin et ses qualités viriles, en était un, renforcé, pour l'auteur de *l'Ensorcelée*. Il accordait seulement à la prévenue comparaisant devant son tribunal, qu'elle « ne ressemble en rien aux bas-bleus cocottes, à bottines et à traînes. Elle c'est le bas-bleu *foncé* économique, en sabots et en lunettes, et fière également de ses lunettes et de ses sabots. <sup>70</sup> » Avec le luxe d'images et la fastueuse érudition qui taillent sa critique à facettes, Barbey d'Aurevilly, cherchant la filiation littéraire, philosophique et romanesque d'André Léo, la trouva dans Mme de Genlis, dans Rousseau, dans Mme Sand et... dans les *Almanachs du Bonhomme Richard* <sup>71</sup> ! C'est la George Sand de la Démocratie, la Mme de Genlis de la Libre pensée, et tous ses romans pourraient s'appeler *Bucoliques et zoologie*. Il a vu l'heure où elle faillit détrôner Sand, et la péripétie le laissa d'autant plus indifférent qu'il n'avait rien à gagner au change, car l'air *vieille fille* de l'une ne vaut guère mieux que l'air *fille* tout court, de l'autre. C'est à peine s'il rend justice à la correction des mœurs d'A. Léo, à la dignité de sa vie et à la fermeté de ses convictions. Il lui importe peu qu'elle ne jette pas son bonnet par-dessus les moulins, du moment que ce bonnet est rouge. On sent pourtant qu'il préférerait qu'elle le jetât, à cause d'un geste, qui est joli. Le geste d'A. Léo est sans grâce ; c'est toujours celui d'une institutrice, on dirait aujourd'hui, d'une primaire. Elle ne peut communiquer ce qu'elle n'a pas : le charme. Quant à sa fureur d'égalité avec l'homme, à sa morale indépendante, à sa prétention d'épurer l'amour par l'union libre, en est-elle véritablement responsable ? C'est la manie de son temps, « qui veut que la vertu des femmes soit d'être des hommes. <sup>72</sup> »

---

<sup>63</sup> 1829-1878, écrivain, journaliste et homme politique. Ce ne serait donc pas Élisabeth Lemonnier, comme le pense Dalotel (*La Junon*, p. 18) qui lui a trouvé un éditeur. (A moins d'un relais d'Élisabeth à Asseline ?)

<sup>64</sup> 1810-1882, rédacteur au journal *Le Siècle*. Peut-on le dire ami d'André Léo ? Il la soutient auprès du journal, mais ne réside pas en permanence à Paris.

<sup>65</sup> Le premier roman d'André Léo publié en feuilleton dans *Le Siècle* est *Un divorce* (24 mars-3 juillet 1865).

<sup>66</sup> *Aline-Ali* paraît dans l'*Opinion nationale* du 2 septembre au 29 octobre 1868.

<sup>67</sup> Dans l'ordre, *Les Deux filles de Monsieur Plichon* et *Jacques Galéron* (1864), *Un divorce* (1866), *l'Idéal au village* (1867).

<sup>68</sup> Éditeurs d'*Un divorce*, puis d'*Aline-Ali*.

<sup>69</sup> *Les Bas-bleus*, Paris, Victor Palmé ; Bruxelles, G. Lebrocqy, 1878, p. 268. Exactement « une M<sup>me</sup> Sand bien supérieure à la première, par le sérieux, la direction et la portée. »

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 277. Le *foncé* des bas-bleus appartient à Descaves.

<sup>71</sup> *L'Almanach du Bonhomme Richard*, titre français du *Poor Richard's Almanac* longtemps publié par Benjamin Franklin et qui paraît encore en France (occasionnellement ?) au 19<sup>e</sup> s.

<sup>72</sup> *Les Bas-bleus*, p. 269.

Deux choses seulement inclinent B. d'Aureville à l'indulgence envers l'auteur du *Mariage scandaleux*. Elle est hostile au divorce et ne s'adonne point [07A] (12/) au tableau et encore moins à l'apologie de l'adultère. Son *encanaillement* ne vas pas jusqu'à l'adhésion. Elle se déclare contre l'institution du mariage, mais non pas contre sa loi, inscrite dans le Code humain et qui est d'être indissoluble.

A la bonne heure. Pour cette bonne parole, l'écrivain catholique fait question à l'égarée. Elle ne lui apparaît plus que comme l'Ensorcelée de la Démocratie diabolique : sa perte n'est donc pas irrémédiable. Aussi Barbey d'Aureville, qui garde le chapeau sur la tête devant George Sand, salue-t-il presque avec respect « Madame » André Léo.

Il semble qu'on puisse la louer avec moins de réserve ; elle le mérite. Quand elle prend la plume, ce n'est point avec l'intime ambition de voir le gros chiffre d'une édition nouvelle sur le roman de passe où l'esprit du lecteur monte et satisfait pour 3 francs ses turpitudes. L'instinct de justice la guide toujours. Avec elle, on ne monte pas, on s'élève. En aucun de ses livres, elle ne fait le lit de l'adultère ni ne rince la cuvette des amants. Elle ne déshabille l'homme et la femme qu'au moral, et c'est un soin qui ne prête pas à rire. Voilà pourquoi cette institutrice du peuple est jugée sèche, maussade et prêchante, encore qu'elle ne prêche pas et expose seulement. Enfin j'appelle pudeur ce que Barbey d'Aureville taxe de pédantisme et de puritanisme. Tandis qu'une Sand invite le public à pénétrer dans son alcôve comme dans un antre, sort et traîne à travers ses livres une ménagerie d'hommes, qu'elle excite, auxquels elle se livre et qui malheureusement ne la dévorent pas, André Léo cache sa vie et ne répand que ses idées. Ce n'est point un nom d'homme qu'elle porte, c'est le nom de ses enfants. Jamais elle n'oublie qu'elle a mis son talent sous leur sauvegarde, et c'est à eux d'abord que cette enseignante fait la classe. Elle passe tout au crible de la maternité.

Qu'elle ne soit point artiste, cela, je le concède. Barbey d'Aureville qui s'y connaît mieux à cet égard qu'à tout autre, dit fort bien des romans de femmes, en général, et de ceux d'André Léo en particulier : « Écrit avec du fusain, qui est une poussière, ils s'en vont comme la poussière, au moindre souffle. <sup>73</sup> » En ce qui concerne André Léo, c'est, hélas, trop vrai. Cette égalité qu'elle poursuit dans l'amour (?), la simple <>, ne se réalise(?) pas dans des compositions littéraires dont le fond et la forme ne sont point dignes l'un de l'autre. Le style, sans muscle, s'essouffle à porter l'idée, la laisse aller seule, et c'est de sa faute à lui si elle ne va pas plus loin. <sup>74</sup>.

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>74</sup> NA [Ici se trouve en marge gauche l'appel de réf. "X 3", clichés 17 & 18 :] « En regard de la critique littéraire de Barbey d'Aureville, je dois noter, à cause de son importance et aussi parce qu'elle est inédite, l'opinion d'une femme, d'une aînée d'André Léo, Claire Bazard. La veuve de l'ancien carbonaro, fondateur de l'enseignement saint-simonien. [Claire Joubert (1794-1883), épouse du Père suprême saint-simonien Saint-Amand Bazard (1791-1832).]

On sait de quel poids avait pesé sa réprobation dans le débat sur l'amour et sur le mariage entre les deux continuateurs de Saint Simon, et qu'elle contribua, sinon au schisme de 1831 parmi les disciples qui tenaient pour la morale conciliante du Père Enfantin, et les dissidents fidèles à Bazard et à sa doctrine philosophique ourdie de spiritualisme chrétien.

Claire Bazard, retirée à S<sup>te</sup> Péline [parc du 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, devenu en 1858 propriété de l'Assistance publique qui y fonde un hospice et un hôpital], écrivait donc, 37 ans plus tard, à l'un de ses amis :

« André Léo est une rude femme, une grande intelligence, un esprit audacieux. Elle est bien notre enfant, mais elle sort de nous comme le chêne sort du gland. Là où nous autres pauvres femmes garronnées dans les mille liens du passé, ne faisons que des pas craintifs et incertains, elle marche vaillamment et à toute vapeur. En la lisant, je comprends un fois de plus la sueur de sang du Christ au Jardin des Oliviers, quand il voit d'un côté

[07B] (13/) De 1864 à 1868, André Léo, par un labeur acharné, parvient à conquérir, dans la circonscription littéraire du roman, une place enviable. Un moment, Barbey d'Aurevilly le constate, elle rivalise avec George Sand et déjà les admirateurs de la première prédisent qu'elle éclipsa l'astre. Et tout à coup, sans dériver de sa ligne, mettant le résultat obtenu au service de la propagande, au lieu de le mettre au service de ses intérêts, André Léo entre dans le parti socialiste, descend du rêve dans l'action et sacrifie sa tranquillité, son succès, son existence tout entière, au service du progrès et de la liberté.

George Sand n'était point capable d'une pareille abnégation. Elle aussi avait emprunté à Pierre Leroux, mais pour en accroître ses revenus. C'était un bon placement, rien de plus. En rentière avisée, elle ne mettait pas dans le même panier tous ses œufs.

Du moins André Léo couvrait-elle les siens. Parole oblige, les plaidoyers en faveur des droits de la femme, lui avaient attiré la sympathie et la confiance de lectrices obscures dont elle traduisait les aspirations. Elle recevait des lettres de partout et avait, par correspondance, des relations avec les messagères d'émancipation en province et à l'étranger. Virginie Barbet<sup>75</sup>, affiliée à l'Internationale, lui écrivait de Lyon ; Jenny d'Héricourt<sup>76</sup>, croisée naguère par Proudhon, lui soumettait, de New-York, le plan d'une Ligue universelle devant tenir des états généraux une fois par an « successivement à Paris, Londres, Florence, Washington, etc., chacune des sessions comportant une exposition des travaux de femmes<sup>77</sup> ».

Enfin, Mme Marie Goegg<sup>78</sup> qui venait de fonder, à Genève, l'Association interna[tiona]le des femmes, sollicitait l'adhésion d'André Léo, en conformité de principes, et regrettait que celle-ci eût décliné l'invitation de Charles Lemonnier à prendre part aux travaux du 2<sup>e</sup> Congrès de la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté, dont Lemonnier et Amand Goegg<sup>79</sup> étaient des membres influents. Dans ce congrès [08A] qui se tint à Berne du 9 au 12 7<sup>bre</sup> [1868], on devait, en effet, mettre à l'étude les moyens les plus propres à donner aux femmes l'exercice de leurs droits économiques, civils, sociaux et politiques, enfin reconnus.

Aussi bien, ce n'étaient pas seulement les livres d'André Léo qui lui valaient (?) ces <> sympathiques. Son pseudonyme avait donné le change à la plupart de ses lecteurs, surtout à l'étranger. Ils n'avaient été détrompés qu'en lisant les comptes rendus des premières réunions

---

toutes les iniquités qu'il vient combattre, et de l'autre ses disciples endormis. Oui, en la lisant, je regarde autour de moi et j'ai peur ! Peur pour elle, pour ce brave cœur qui va se trouver en face de toutes ces vieilles iniquités, et avec un petit nombre de disciples. Mais elle a pour elle le courage, la justice et la vérité. Espérons ! Espérons que l'on comprendra combien cette parole nette (?), précise, sans subterfuge, est supé- [18] rieure à l'habileté jésuitique du catholicisme. Pour ne pas nuire à la reproduction, en flétrissant la matière, il cherche à élever le mariage en en faisant un sacrement ; mais aussitôt et contradictoirement, il l'abaisse en faisant naître le Christ d'une Vierge et en proclamant le célibat des prêtres ! » [Lettre non identifiée.]

<sup>75</sup> Internationaliste lyonnaise, tenancière d'un cabaret. La biographie de Virginie (ou peut-être Madeleine) Barbet est remplie d'ombres ; on la pense née en 1824, et peut-être décédée à Genève où elle vivait en exil au début du siècle dernier (cf. sa notice dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, de Maitron). Elle apparaîtrait pour la première fois dans un collectif de femmes lyonnaises adhérant en 1868 à la Société de la revendication du droit de la femme fondée par André Léo.

<sup>76</sup> Jeanne Marie Fabienne Poinsard (1809, Besançon-1875, Paris), dite Jenny P. d'Héricourt. Institutrice puis docteure en médecine, romancière et pionnière du féminisme. Elle réside une dizaine d'années aux États-Unis.

<sup>77</sup> Source non identifiée.

<sup>78</sup> Marie Pouchoulin, Mme Amand Goegg (1826-1899), membre de la Première Internationale, militante féministe, fondatrice en 1868 de l'Association internationale des femmes, suspendue par la guerre et refondée en 1872 sous le nom de Solidarité.

<sup>79</sup> 1820-1897, époux de la précédente, révolutionnaire allemand réfugié en Suisse, membre dirigeant de la Ligue internationale de la paix et de la liberté.

publiques *tolérées* en France depuis seize ans. Il n'était plus possible désormais d'y déguiser son sexe ; sa robe devenait un des fanions de ralliement de la Cause. Son nom et celui de Mme Paule Minck sortaient de toutes les discussions comme le noyau d'un fruit.

On était en 1868. L'opposition avait commencé à ronger les mailles du filet jeté par l'Empire sur la France. Le pouvoir faisait en vain la chasse aux rats, qui pullulaient. A la fin de l'année, les tribunaux correct[ionne]ls avaient infligé, pour délits de presse, plus de 150.000 francs d'amende et près de 400 semaines de prison. La 6<sup>e</sup> chambre, présidée par le périlleux Delesvaux <sup>80</sup>, se distinguait au carnage, incitait mieux à la haine et au mépris du gouvernement que toutes les provocations qu'elle était censée réprimer.

Du mois de juin au mois de 7<sup>bre</sup>, 21 réunions non autorisées <sup>81</sup> avaient eu lieu au Vaux-Hall, derrière la caserne du Château-d'Eau, et la question du travail des femmes avait, à elle seule, empli onze séances. André Léo en rendait compte dans l'*Opinion nationale*, où Guérout père et fils, affables mais combatifs, passaient au tamis ses commentaires. Elle n'était à son aise que la plume à la main. Elle n'avait aucune des qualités de l'orateur. A la tribune, elle lisait ses manuscrits, différente en cela de Paule Minck <sup>82</sup>, qui avait fait aussi ses débuts de conférencière au Vaux-Hall, mais y parlait d'abondance. Cet avantage sur sa rivale, elle le perdait en écrivant ; mais il ne s'agissait plus, alors, de broder sous la lampe des romans, autres travaux d'aiguilles. La réalité balayait la fiction. Il y avait vraiment quelque chose de changé en France, et Paschal Grousset <sup>83</sup>, résumant l'année écoulée, pouvait conclure : « Nous ne sommes plus, à cette heure, au même point qu'il y a 12 mois. Dire pourquoi, dire comment, dire par quelle transition, serait malaisé. Il ne s'est rien ou presque rien produit de nouveau. Et cependant les uns sont assaillis d'inquiétudes et les autres se sentent envahis par l'espoir <sup>84</sup> ».

Cette observations s'appliquait aussi bien à la situation politique en général qu'à la destinée particulière d'André Léo. Elle-même eût pu dire sérieusement que rien d'extraordinaire n'avait agité son existence ; et pourtant le nuage précurseur d'une crise morale funeste était déjà formé dans sa tête, que ne protégeaient pas les premiers cheveux blancs.

---

<sup>80</sup> Jean Louis Marie Delesvaux (17 août 1817, Charroux, Allier-29 septembre 1870, Paris), célèbre et redoutable président de la 6e chambre du Tribunal correctionnel de la Seine, décédé conseiller à la Cour d'appel.

<sup>81</sup> Une loi du 6 juin 1868 permet des réunions sans autorisation préalable, lorsque leurs sujets ne touchent pas à des intérêts (politiques, religieux, sociaux) de l'État.

<sup>82</sup> Paulina Mekarska, dite Paule Minck ou Mink (1839-1901), socialiste, féministe, journaliste, communarde. Elle participe avec entre autres Maria Deraismes et André Léo, aux conférences libres données à partir de juin 1868 dans la salle de bal du Vaux-Hall (dite aussi salle Pilodo), 16, rue de la Douane (10e arrondissement) dont toute une partie consacrée au travail des femmes. Malon y fait allusion dans ses lettres de Sainte-Pélagie à André Léo.

<sup>83</sup> 1844-1909, journaliste, communard, romancier, député sous la 3e République.

<sup>84</sup> *Le Bilan de l'année 1868, politique, littéraire, dramatique, artistique et scientifique* par MM. Castagnary, Paschal Grousset, A. Ranc et Francisque Sarcey, Paris, Armand Le Chevallier, 1869 : *Les Événements* par M. Paschal Grousset, p. 134. Le texte complet donne "inquiétudes nouvelles".

### III

C'est le 13 juin [1868]<sup>85</sup> que se rencontrèrent pour la première fois André Léo et Benoît Malon. Où se rencontrèrent-ils ? Je l'ignore<sup>86</sup>. Je présume seulement que le gage donné par eux au parti républicain rendit la présentation facile.

Le mois précédent, Malon impliqué avec 8 autres prévenus, parmi lesquels Varlin, Combault et Landrin, etc., dans le 2<sup>e</sup> procès contre l'Internationale<sup>87</sup>, avait été condamné à 3 mois de prison et 100 francs d'amende. L'on annonçait pour le 17 juin, au Vaux-Hall, la 1<sup>ère</sup> réunion publique non autorisée. On devait y discuter une question chère à André Léo : l'enseignement populaire. Je suis porté à croire qu'elle fit la connaissance de Malon dans une parlote préparatoire chez des amis communs. Ceux-ci l'auraient même concertée dans le but de les aboucher, que je n'en serais point surpris. On va voir pourquoi.

Bien que mon intention ne soit pas, je le répète, d'être le biographe de l'ancien petit pâtre du Forez, il faut indiquer ce qui pouvait prévenir en sa faveur, à cette époque, une cérébrale du genre d'André Léo. Evidemment, elle était renseignée sur les origines de ce garçon de vingt-sept ans, arrivé à Paris depuis 4 ans seulement, après des vicissitudes tout à son honneur – et à sa peine. Il est fâcheux que Malon, qui écrit beaucoup, n'eût pas achevé les *Mémoires* qu'il commença en 1884<sup>88</sup>. J'en ai eu, grâce à une obligeante communication, les premiers chapitres encore inédits, dans lesquels il raconte son enfance laborieuse, triste et misérable : c'est [09A] (16/) une belle leçon de volonté et de la morale en action par excellence. Fils d'un valet de ferme, il avait trois ans quand son père mourut et dix ans lorsqu'il contracta, à la suite d'une peur que lui fit un méchant voisin, le défaut de prononciation qu'il considéra toujours comme le malheur capital de sa vie.

---

<sup>85</sup> Dans sa lettre du [mercredi] 16 juin 1869 à André Léo, Malon écrit (4<sup>e</sup> p. [cote Descaves 692 / 06]) : « Il y avait dimanche un an que nous nous sommes vus pour la première fois ». Dimanche, c'est-à-dire le 13 juin 1869. En 1868, la date de la première rencontre, est donc le samedi 13 juin.

<sup>86</sup> Je pensais qu'Élisée Reclus, proche ami d'André Léo, avait été le lien entre Léodile et Benoît. Mais Malon et lui semblent ne s'être que tardivement rencontrés., et cela, ni dans les parages de l'Internationale, ni dans l'association secrète de Bakounine, dont ce dernier atteste qu'ils sont alors pourtant tous deux membres (Élisée depuis 1865). Pour Claude Latta, selon une note de police du 9 novembre 1875 de l'ex-communard Louis Chalain, dans le dossier Malon de la Préfecture de Police de Paris (APPo BA 1170 [ancienne cotation : 67471]) c'est dans le salon d'André Léo, en présence des Reclus, qu'un tiers, familier de Puteaux, aurait évoqué le personnage de Malon, si proche à ses yeux du *Michel* du *Mariage scandaleux*, qu'il donne « l'idée d'aller visiter ce héros ». Léodile et Élisée y sont-ils allés ensemble ? Il ne semble pas. Une lettre d'Élisée à son frère Élie (Élisée R., *Correspondance*, t.1, Paris, Schleicher, 1911, p. 289), portant la date, évidemment erronée, du 11 octobre 68, évoque sa première rencontre avec Malon, faite le matin même en compagnie d'Aristide Rey. Fausse date, car il y est dit que Malon s'apprête à se rendre en prison, suite au second procès de l'Internationale parisienne. Or il a été incarcéré le 6 juillet et en octobre il prépare plutôt sa sortie, si ce n'est déjà fait. L'erreur de date n'infirme en rien le propos : Élisée et Benoît se seraient donc vus pour la première fois entre la sentence du 22 mai de la 6<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, et le début juillet, ou même peut-être plus précisément avant la confirmation en appel, le 24 juin, alors que Malon se doute qu'il ira en prison, mais pas encore quand. Si ce n'est pas le 13 juin, jour de rencontre de Benoît et Léodile, c'est à une date très proche. Mais nous n'en savons pas plus sur les circonstances...

<sup>87</sup> Il s'agit ici de la section parisienne de l'Internationale.

<sup>88</sup> Cf. « Fragment de Mémoires », *Revue socialiste*, t. 45, janv.-juin 1907, p. 1-10, 97-106, 307-321, 496-507 ; t. 46, juil.-déc. 1907, p. 16-25. Rééd.: « Souvenirs d'enfance » *Cahiers Benoît Malon*, suppl. à *Village de Forez*, n° 20, oct. 1984. Descaves les ayant consultés encore inédits, cela situe son propre texte au plus tard en 1906.

A huit ans, devenu apte au travail, il entra au service d'un fermier dont il gardait alternativement les dindons, les porcs et les vaches. Ce n'était point qu'il eût une marâtre pour mère. La sienne, au contraire, était bonne et vaillante, mais si pauvre ! Les infortunes l'avaient accablée, et elle enseignait à ses fils la résignation chrétienne qu'elle même pratiquait. Car Malon avait 2 frères, l'un qu'il perdit tout jeune et l'autre qui devint instituteur de campagne.

Le fragment d'autobiographie émouvante et véridique à n'en pas douter, nous montre, somme toute, un doux et pieux petit garçon d'un caractère sociable d'une sensibilité que traduit le mot *amiteux*<sup>89</sup> dans le langage populaire rural. Le jeune Benoît était amiteux. Il avait besoin non seulement de s'épancher, mais de se frotter contre une affection. Privé de caresses au berceau, il était l'homme dont le poète a dit qu'« il rêvera partout à la chaleur du sein »<sup>90</sup>. Au nouveau mariage de sa mère, qui épousa en secondes noces un scieur de long, s'arrêtent les *Mémoires* auxquels Malon ne donne pas de suite. C'est dommage.

J'aurais aimé que lui-même nous apprît comment, à 20 ans, inculte encore, il commença, seul, son instruction, chez son frère qui l'avait recueilli après une grave maladie ; comment il vint à Paris, pas même en sabots, ce qui eût été encore du luxe ; comment il trouva de l'embauche en qualité d'homme de peine, d'abord, puis comme ouvrier dans une teinturerie de Puteaux ; comment, enfin, à force d'application, de veilles et de dévouement, il mérita d'être choisi par ses camarades pour porter [09B] (17/) la parole en leur nom dans leurs conflits avec le patronat.

En 1868, toutefois, sa réputation n'avait guère dépassé Puteaux. Mais elle s'y était solidement établie, grâce à l'appui que lui prêtaient les femmes. Elles le choyaient, ne juraient que par lui.

C'est un cas de séduction assez curieux, mais non point exceptionnel. Par quels moyens Malon, qui n'était pas beau et qui bégayait, pouvait-il réussir indistinctement auprès des jeunes et des vieilles, des instruites et des ignorantes, des naïves et des averties, des ouvrières et des autres ? Il s'occupait d'elles et leur parlait onctueusement. Il prenait, pour les impressionner, l'humble chemin qui semble assez long, et qui est le plus court : le chemin de l'oreille. Il ne leur cachait rien de son enfance malheureuse ni des circonstances les plus propres à les émouvoir. Il flattait ainsi le penchant inné de la plupart d'entre elles à consoler et à se dévouer. Son bégaiement, alors, n'attestait plus qu'un trouble incoercible, digne d'être partagé – et qui l'était. En le plaignant, on l'aimait déjà. Il restait l'enfant *amiteux* qui pleure pour qu'on l'embrasse ; et il appelait : ma sœur, celle qui l'embrassait, pour masquer son effusion et la rassurer. Car il n'attendait la faveur, soi-disant, que d'un commerce fraternel. Ses propos et ses dehors excluaient toute idée de concupiscence. Il ne paraissait enflammé que de prosélytisme. Tandis qu'il était emprisonné, ses voisins de Puteaux montraient sa chambre démeublée, son grabat, comme elles auraient fait voir la cellule et le grabat d'un bénédictin. Ainsi s'ébauchait cette figure d'apôtre que les socialistes et M. Drumont<sup>91</sup> lui-même ont

---

<sup>89</sup> Selon le *Trésor de la langue française* : «aimable, amical».

<sup>90</sup> Vigny, « La Colère de Samson » (cf. la *Revue des Deux Mondes*, t. 49, 1864, p. 494).

<sup>91</sup> Édouard Drumont (1844-1917), journaliste, polémiste, antisémite et antidreyfusard. Antisémitisme dont la source ambiguë paraît se nourrir à la fois à l'Église catholique et au socialisme de Fourier, Proudhon, Toussenel et autres, ce qui ne l'empêche donc pas de donner dans son œuvre de belles pages sur Malon (cf. *La Fin d'un monde...*, Paris, Albert Savine, 1889, p. 122-124), auxquelles doit faire allusion Descaves.

dessiné depuis, par suggestion plutôt que d'après le modèle. Car la Révolution a sa légende dorée aussi. J'ai dit qu'il y avait deux sortes de raison pour que Benoît Malon et André Léo désirassent se rencontrer et pour qu'on leur [10A] en ménageât l'occasion. En effet, par une prédestination singulière, il se trouvait qu'André Léo avait réellement fait, sans le savoir, dans son *Mariage scandaleux*, le portrait de Malon. Toutes les admiratrices de celui-ci voulaient le reconnaître dans cet ouvrier agricole, héros du roman. Pour elles, il répondait au signalement qu'en avait donné l'auteur : bras nerveux, large poitrine, chevelure abondante, front élevé, figure intelligente et douce.

Mais c'était surtout par la noblesse des sentiments et des idées que la personne de Michel s'identifiait avec Benoît Malon. L'histoire du premier, brièvement retracée, est celle d'un domestique de ferme qui s'éprend de la fille d'un propriétaire poitevin et se fait aimer d'elle, les parents, naturellement, s'opposant au mariage. Il ne leur suffit pas, à mon avis, que les conditions soient égalisées par l'amour, d'abord, et puis par les leçons élémentaires dont leur fille gratifie ce paysan dépourvu d'instruction. Autre chose maintient les distances. Mais les revers de fortune secondent les circonstances et la générosité des amants, qui triomphent enfin de la résistance d'une famille et d'un village même, asservi au préjugé de la mésalliance.

Ce n'était point, à beaucoup près, l'aventure de Malon, certaines analogies de détail prêtant seules au rapprochement dont s'avisait quelques lutines échauffées. Je trouve une indication précise à leur égard dans une lettre de Benoît Malon lui-même.

Un peu plus tard, ayant lu à son tour le *Mariage scandaleux*, il écrivait à l'auteur <sup>92</sup>:

« Ma bien chère Amie,

J'achève le *Mariage scandaleux*. Que je vous renvoie. Je me suis retrempé dans les vives impressions d'autrefois et je lis (?) les yeux en larmes et remué jusqu'au fond de l'âme par quelque chose de délicieux. Je vous aimerais davantage si l'on pouvait aimer une mère, une sœur aînée, une amie, plus que je ne vous aime. L'attendrissement, le trouble où m'ont jeté vos belles pages, me font voir qu'il y a des régions inexplorées au fond de mon être. Cette assurance me cause [10B] un grand bonheur que je vous devrai encore. Votre Michel est sublime. *Je voudrais bien avoir avec lui cette ressemblance morale que nos amies russes ont cru me reconnaître*. Votre Lucie lui est peut-être supérieure encore. Aux qualités de Michel elle joint un indomptable esprit de noble et persévérante fermeté dont je connais bien l'original. Qu'il faut une belle âme et un grand cœur (je n'en suis plus à vous parler de talent) pour écrire un tel livre ! Chaque fois que je vous ai lu, je me suis senti plus heureux et meilleur... Merci donc, mon amie, merci des pures joies et des grands sentiments que je vous dois ; merci surtout de votre amitié. C'est dans de tels moments que j'en sens tout le prix. Aussi croyez bien qu'autant que l'on peut aimer d'amitié, je vous aime, et que cette amitié est et restera le fait capital de mon existence. Pour la vie, votre ami le plus attaché. B. Malon »

Ce billet confirme un renseignement qui me fut donné d'autre part, savoir que les russes n'étaient pas moins rassotées <sup>93</sup> de Malon que les ouvrières de Puteaux. Mais quelles russes ?

---

<sup>92</sup> Cette lettre ne paraît pas connue par ailleurs.

<sup>93</sup> Ce verbe aujourd'hui passé de mode a, selon le *Trésor de la langue française*, les sens de “rendre sot”, et de “faire éprouver à quelqu'un un attachement déraisonnable”.

De jeunes étudiantes de l'entourage des Reclus, sans doute telles qu'Olga Dmitrieff<sup>94</sup> ou Anna Jaclard<sup>95</sup>, sœur de la célèbre mathématicienne Kovalevsky<sup>96</sup>.

Quoiqu'il en soit, je ne crois pas que cette rencontre du 13 juin 1868 agit violemment sur André Léo. Tout en elle la prévenait des coups de foudre. Peut-être bien même intérieurement jugea-t-elle excessive la prétention qu'avaient des amis de personnifier le fictif Michel sur Benoît Malon. Mais elle n'en laissa rien paraître. Celui-ci, en revanche, sentit tout de suite pour André Léo l'attrait que pouvait avoir pour une femme de son âge et de sa distinction d'esprit, un jeune homme  $\Leftrightarrow$  à tout, avide de leçons, de plus prompt à en [11A] (20/) solliciter qu'elle-même ne l'était à en offrir.

A ce moment, il est difficile de ne point songer à la première rencontre de Rousseau et de Mme de Warens. Le portrait d'André Léo supporte la comparaison avec celui qu'a tracé de sa bienfaitrice l'auteur des *Confessions*.

La première avait, elle aussi « de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits<sup>97</sup> » ; et elle inspirait comme la dame des Charmettes, « la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance<sup>98</sup> ».

Quant à Malon, il eût pu également se regarder dans cette image du philosophe gravée par lui-même : « J'avais, avec la timidité de mon âge, celle d'un naturel très aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquais totalement de manières ; et mes connaissances, loin d'y suppléer, ne servaient qu'à m'intimider davantage en me faisant sentir combien j'en manquais.<sup>99</sup> » Mais Mme de Warens avait alors 28 ans<sup>100</sup>, et douze ans seulement de plus que Rousseau. A. Léo en avait 44, Née 17 ans avant Malon, elle eût pu être sa mère. Aussi bien, n'en fut-elle pas une pour lui ?

---

<sup>94</sup> Il pourrait s'agir plutôt d'Élisabeth Dmitrieff (Tomanovskaïa), (1851-1910), la jeune envoyée russe de Marx auprès de la Commune de Paris. Mais il semble qu'Élisabeth soit parfois désignée sous le prénom d'Olga (ainsi dans *Le Figaro*, n° du 8 juillet 1871, p. 4).

<sup>95</sup> Anna Jaclard, née Anna Korvin-Kroukovskaïa (1843-1887). Appartenant à la petite noblesse russe, elle épouse pendant la Commune Victor Jaclard. Sa sœur Sophie (Sonia), (1850-1891) a contracté un mariage blanc (pas si blanc, puisqu'ils eurent une fille) avec le jeune et brillant paléontologue Vladimir Kowalevsky, ce qui a permis aux deux sœurs de partir fréquenter les universités européennes. Sonia a étudié les mathématiques à Heidelberg, puis Berlin.. Elle se serait trouvée à Paris pendant la Commune. Elle est une des premières femmes à obtenir une chaire professorale, à l'université de Stockholm.

<sup>96</sup> NA :Il ne me convient pas, sous prétexte *de respecter l'orthographe* des lettres que je reproduirai, d'ériger en sujet de moquerie un homme, un novice, dont le demi-savoir tardif représentait du moins, à ses yeux comme aux nôtres, l'estimable fruit d'un surcroît de peine. J'ai donc fait partout les corrections nécessaires, je le déclare une fois pour toutes. Aux plaisantins infatués, Malon, d'ailleurs, eût pu répondre ce que disait de lui-même, en ses *Jours d'exil*, le grand solitaire Cœurderoy : « Je me mets au-dessus des règles de style, de ponctuation et d'orthographe que voudrait m'imposer l'usage. Ce sont encore là des entraves, des bâillons qui paralysent mes allures libres, ma libre diction ; ce sont des pièges. » (Ernest CŒURDEROY, *Jours d'exil*, 2<sup>e</sup> partie, Londres, John Churchill, 1855, p. 51).

<sup>97</sup> J.J. ROUSSEAU, *Confessions*, livre II in *Collection complète des œuvres...* t. 10 [de l'éd. 4<sup>e</sup>], Genève, 1782, p. 63.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>100</sup> Françoise Louise de la Tour, devenue par mariage Mme de Warens, est née le 31 mars 1699, Rousseau, le 21 juin 1712.

Le mot de Michelet sur Jean-Jacques et Mme de Warens : « Il naquit d'elle »<sup>101</sup> a comme un écho dans la liaison que nous racontons !

Mais une autre femme que la mère subsistait quand même en André Léo ; l'on disait qu'elle était influencée par le souvenir historique évoqué précédemment, lorsqu'elle se rajeunissait de cinq ans aux yeux de ses biographes, afin de réduire à la mesure des amants de Savoie, la différence de 17 ans que son âge exact accusait.

---

<sup>101</sup> Descaves n'a pas pris cette formule à Michelet lui-même. “ « “Il naquit d'elle ” dit Michelet » appartient aux « Deux savoisiennes passionnées » dans les *Portraits français* d'Edmond Pilon, t. 2, Paris, E. Sansot, 1906, p. 91 (probablement repris d'une publication en revue antérieure). Voici le texte de Michelet (*Histoire de France au dix-huitième siècle*, [tome 17] : Louis XV et Louis XVI..., Paris, Chamerot et Lauwereyns, 1867, p. 39) : “Le vrai Rousseau est né des femmes, né de M<sup>me</sup> de Warens. Il le dit nettement lui-même”.

[11B] (21/)

La ferveur de Malon ne tarda pas à se manifester, respectueusement. De Sainte-Pélagie, où il était entré le 6 juillet pour purger la peine récemment prononcée contre lui par la 6<sup>e</sup> Chambre, il écrivait bientôt après :

S<sup>te</sup> Pélagie, le 16 juillet 1868.

4 lettres de S<sup>te</sup> Pélagie <sup>102</sup>

16 juillet

22 d<sup>o</sup>

5 août

20 d<sup>o</sup>

Une de Puteaux

29 8<sup>bre</sup> 68.

[ici s'interrompt le texte] <sup>103</sup>

---

<sup>102</sup> Comme nous l'avons vu, elles sont en réalité cinq. La dernière, du 6 septembre, n'est pas mentionnée ici.

<sup>103</sup> La note 96 ci-dessus, dont le texte est de Descaves, laisse bien penser qu'il se proposait de transcrire des textes de Malon, et, très vraisemblablement, les lettres énumérées ici.